XV

LES PÉCHÉS BLANCS

En ce moment, M. de Jussieux était souffrant ; ils n'allaient pas au théâtre du tout, et une courte escapade chez Montvèdre était impossible ; ce fut le sens de la réponse de Suzanne. Mais, ce qu'elle ne disait point, d'ailleurs, c'est qu'elle ne voulait pas se montrer à Montvèdre avant le jour où elle irait chez lui. Serait-elle, ce jour suprême, un attrait pour lui ? Ses regards de raffiné, habitués aux radieuses floraisons, se plairaient-t-ils à contempler la petite fleur fraîche ? Serait-il ce délicat à qui l'habitude des grands vins fit paraître délicieuse la coupe de clairet lui apportant tout l'enchantement d'une nouveauté ? Cette première petite rencontre, malgré un peu de confiance qu'elle avait en elle-même, pouvait causer au romancier une désillusion. De même qu'elle s'était fait de Montvèdre une image avant de le connaître, il devait se la figurer selon Son rêve ; et elle n'eût voulu, pour rien au monde, que ce désappointement se produisît avant le moment fixé par elle-même, quand elle jugerait l'entrevue nécessaire à sa définitive victoire.

Montvèdre ne fut pas dupe, une minute, du motif du refus opposé par Suzanne. Il devina tout de suite qu'elle voulait lui ménager une surprise, qu'elle évitait de s'opposer à le décevoir avant le jour suprême, si jamais ce jour devait venir. Mais il continua d'écrire. Il trouvait ces lointaines relations spirituelles et intelligentes, se prenait d'une curiosité, voulant pénétrer assez avant dans les secrets de la jeune fille pour approfondir sa nature, intéressé maintenant : la découvrir telle qu'elle était, parmi l'enchevêtrement de mensonges et de vérités qu'il supposait en ses lettres.

Chacune des missives de Montvédre était écrite dans un sens donné, convergeait à ce but. Suzanne devait, nécessairement, préciser ses réponses, selon le point de départ qu'il lui proposait, sous peine de divaguer, de laisser errer la correspondance en de folles échappées, badinages inutiles auxquels Monvèdre ne se serait pas laissé prendre. Ses lettres à lui étaient courtes et précises, forçaient, par les termes même où elles étaient conçues, la jeune fille à se livrer.

Parfois apparaissait une phrase de roman déjà employée par le conteur d'histoires d'amour au cours de ses œuvres, jetée là comme pour éprouver ses théories favorites sur Mlle Suzanne de Jussieux, bien loin de se douter, elle, du rôle que lui faisait jouer son dieu : il l'avait prise, sujet bénévole, comme un champ d'expériences psychologi-

ques pour lesquelles la jeune fille, confiante, lui prêtait son âme tout entière, dont il jouait avec un plaisir d'artiste auquel, d'ailleurs, il se laissa prendre, lui, même plus qu'il ne le croyait.

Une autre que Suzanne, au fond inexpérimentée, jeune, ignorante des réalités de la vie, aurait peut-être soupçonné que Montvèdre, deci, delà, s'acquittait de toute cette correspondance, comme d'une tâche ; mais elle, elle ajoutait aux chères lettres tout ce qu'elle rêvait d'y lire. Elle marquait et odorait de tendresse les phrases, parfois un peu sèches et normaliennes, du romancier. Suzanne prêtait aux mots les significations qu'elle y voulait comprendre. Elle-même s'abusait, se fascinait. La jeune fille, cependant, continuait à écrire de longues lettres jolies, spirituelles, semées de ces phrases où se montrait toute la femme.

Une fois, Suzanne lut ceci :

« Notre correspondance menace de s'éterniser dans des choses vagues. N'oublions pas que nous sommes, vous une femme, moi un homme ; il nous faut autre chose que des phrases, autrement nous ne sortirons jamais de la situation équivoque que nous nous sommes créée. Encore un coup, où allons-nous ? Pouvons-nous toujours continuer cette correspondance ? Elle deviendra fastidieuse à tous deux, car nous ne nous connaissons pas, ne parlons que de généralités, et nous serions bien

étonnés de voir que ces généralités-là, le plus souvent, ne s'accordent pas avec notre nature.

» Vous ne pouvez pas, — vous ne voulez pas — venir chez moi, ou plutôt vous remettez cela à un temps lointain, aux calendes grecques. Cependant, je désire savoir vraiment votre beauté, avant de me laisser captiver, tout à fait, à votre intelligence ; je veux, vous entendez, apprendre de vous, avec un peu de réalité, ce corps gracieux qui me plaira, peut-être, à la folie. Oui, votre esprit me charme, j'aime la façon dont vous faites courir votre brin de plume ; mais cela ne suffit plus, et, vous le pensez bien, ne pouvait suffire longtemps. Des données plus nettes, matérielles enfin, sont nécessaires à notre correspondance, et, puisque vous ne voulez pas, — ne pouvez pas — me montrer la guenille charnelle, jeune et jolie, je n'en doute pas, de votre âme pimpante, j'exige au moins, une description.

» Chère, comment êtes-vous faite ? Vous me dites : « Souple, élégante, *et cætera* ». Mais ce sont des mots vagues et je souhaite avoir de vous un portrait qui me montre, exactement, chaque détail de vous. Oui, ne pouvant vous donner à moi d'une façon réelle, accordez-vous, Suzanne, en imagination.

» D'ailleurs, je l'avoue à la fin, votre pensée, aujourd'hui, me hante un peu. Il y a des jours où rien ne me vient de vous et où je voudrais recevoir

une de ces lettres qui, lorsque j'en déchire l'enveloppe, me font battre plus vite le cœur. N'est-ce pas, je ne demande pas trop, en te voulant nue, — ô printemps ! ô rêve ! Suzanne ! — décrite par toi, donnée par toi ? Puisque vous m'avez choisi, unis de loin, mais déjà, dans l'amour qui nous a menés obscurément l'un vers l'autre, voulez-vous, chère, vous livrer toute à moi, dans un abandon, pour ainsi dire, blanc ?

» Veux-tu te regarder, nue, dans ta chambre de jeune fille ? Oui, la nuit, à la clarté de la veilleuse, regardez-vous, *avec mes yeux autant qu'avec les vôtres*, dans une glace, avec des regards qui seront aussi les miens, et, ensuite, voulez-vous me décrire ce corps que votre miroir seul a eu encore, et à ma place ? N'oubliez rien, ni les cheveux dénoués, ni les épaules, ni les jeunes seins, ni la Fleur, ni les jambes élégantes, — elles doivent être certainement comme vos pensées, — ni les roses que sont vos pieds nus. La première messe des prêtres est dite blanche, parce qu'ils ne consacrent pas l'hostie. Il en sera de même de vous, — de toi, — la consécration ne sera pas célébrée.

» J'attends. — Et excusez mon galimatias. J'ai mêlé les « vous » et les « tu » ; mais je voudrais les mêler sur tes lèvres. Allons ! que vos phrases, artistes sans le savoir, et si preneuses, vous donnent dans deux minuscules draps de papier. Donne-toi, petite amie, donne-toi, car c'est me prendre. »

Suzanne, à la lecture de cette lettre, sentit une rougeur lui monter au visage. Répondre : non, lui était pourtant impossible. C'était abandonner la correspondance, perdre le terrain conquis. Mais se dévêtir devant une glace, puis se décrire ! Toutefois, à mesure qu'elle y pensait davantage, s'accoutumant à l'image jolie qu'éveillait en elle le désir exprimé par Montvèdre, elle trouva l'idée originale, commença de se prêter à la pensée dont s'était, d'abord, révoltée son instinctive pudeur. Elle se dit que Montvèdre était dissemblable des autres, qu'elle lui devait des concessions.

Elle ne pouvait lui en vouloir — se disait-elle, — d'exprimer un désir qu'elle avait provoqué volontairement. Comment aurait-elle pensé le contraire ? Elle avait résolu de le conquérir et ne comptait pas triompher seulement avec des mots. Ne lui avait-elle pas promis de lui faire connaître une femme intelligente et belle ? Ne lui avait-elle pas affirmé, d'elle-même, sa beauté, avant même qu'il eût daigné la questionner, uniquement, sur ses pensées, sur son âme.

Tout ce qu'elle avait écrit jusque-là n'avait d'autre but que de donner au psychologue la curiosité de son esprit, et à l'homme le désir de sa jeunesse. Elle avait éveillé cette recherche physique, un peu sensuelle, imprudemment, et se devait, en bonne logique, de le satisfaire dans la limite du possible, en honnête fille. C'était peut-

être le seul moyen vrai de le conquérir définitivement, de le prendre tout entier, de réaliser enfin le rêve d'amour dont elle brûlait.

Elle était heureuse au fond, — refoulées ses premières pudeurs, — de voir Montvèdre inquiet d'elle, charnellement; il sortait de sa froideur et venait à elle, enfin; il serait maladroit de le rebuter au moment où, peut-être,

elle allait vaincre.

Puis, cette idée n'était pas banale. Aurait-elle aimé Montvèdre si elle l'avait jugé pareil à tous les hommes, si elle ne l'avait pas cru capable de pensées plus charnelles et plus ardentes, que celles des quelconques mondains que, jusque-là, elle avait connus. A un homme exceptionnel il faut d'exceptionnelles faveurs, et nul plus que Montvèdre, aux yeux de Suzanne, ne valait une infraction aux convenances habituelles. Et puis, si elle refusait, elle penserait qu'elle était, comme tant d'autres, esclave des préjugés, qu'elle ne l'aimait pas réellement, soucieuse seulement d'une originale coquetterie, d'un flirt écrit avec un homme célèbre. Il l'accuserait d'avoir voulu flatter son amour-propre de fillette un peu perverse — et craintive pourtant des conséquenses de l'amour qu'elle avait elle-même provoqué.

Elle perdrait à jamais Montvèdre, sans espoir de le reprendre jamais, et elle l'aimait trop déjà pour se pouvoir résoudre à cette perte. Déjà, elle s'était

attachée à lui par la pensée, ne concevait pas sa vie de femme ailleurs qu'aux côtés du romancier en qui s'incarnaient, pour elle, toutes les supériorités, toutes les tendresses, toute la beauté, toute l'intelligence, l'idéal enfin, qu'elle poursuivait ardemment, de toutes ses forces, de tout l'amour éveillé en elle, — elle ne savait pas pourquoi, — à sa vue, un soir de première, au Théâtre-Français.

Malgré son gentil orgueil de sa beauté, jamais Suzanne n'avait eu la pensée de s'admirer elle-même, toute seule; l'idée de se décrire tout entière à un homme qu'elle connaissait plutôt en imagination qu'en réalité, lui avait paru effrayante, d'abord; mais elle commençait de se rassurer, à présent, en songeant qu'elle serait seule à se contempler. Personne n'en saurait rien.

Si, quelqu'un;

mais ce serait lui; nul autre homme ne la connaîtrait que celui qu'elle jugeait digne de l'aimer et d'être aimé d'elle.

Pourtant, si elle allait perdre la partie? si, après le don qu'elle aurait ainsi fait d'elle toute, implicitement, Montvèdre se dérobait, repoussait son amour ou bien ne la voulait pas prendre en mariage? En ce cas, elle se serait inutilement livrée, — dans de minuscules draps de papier, comme il disait, — sortirait humiliée, déflorée à jamais de cette lutte. Ne valait-il pas mieux, dans cette crainte, s'abste-

nir, ne point commettre l'irréparable imprudence dont elle resterait amoindrie vis-à-vis d'elle-même?

Perplexe, Mlle de Jussieux repassait en sa tête tous les scrupules éveillés par la demande de son ami; d'autre part, elle ne se résignait pas à perdre l'affection qu'elle pensait avoir fait naître et dont elle vivait, uniquement, à cette heure. Suzanne résolut de gagner quelques jours.

» Que me demandez-vous? Moi, une jeune fille, c'est-à-dire un être — conventionnellement — paré de toutes les pudeurs, j'irai me décrire à vous?... Ne dois-je pas avoir honte, et oserai-je jamais? Puis, cette description faite par moi, novice encore en tant de choses, sera-t-elle ressemblante? Et quand même j'arriverais à rendre le relief et les lignes, la couleur de ma chair, à détailler à vos yeux ma beauté, est-ce que, pour vous, je serai triomphatrice? Tant de femmes, dit-on — dans le simple appareil de la nature — ont été tenues dans vos bras! N'êtes-vous pas un peu blasé? Moi, je triompherais au moyen de mon corps, moi qui ne voulais tenir mon bonheur et conquérir l'amour que par ma seule écriture! Que faire? »

Il répondit :

« Ce que je vous ai dit. Vous ne seriez pas femme, si vous ne vouliez pas, malgré votre intelligence, triompher par votre grâce dévêtue. Vous possédez déjà une personnalité propre dont on

peut espérer beaucoup; il est possible, facile même, de la développer; mais il reste alors votre personne physique, qui est bien quelque chose dans le tout, que forment le corps et l'âme. Vous m'avez toujours dit que vous étiez jolie, bien faite. A vous de le prouver aujourd'hui.

» J'attends. »

Il attendait — et il lui écrivait pour la seconde fois. Suzanne parvint à vaincre ses dernières hésitations. Puisqu'elle ne pouvait éluder le désir de l'aimé, puisque l'audace était nécessaire à sa victoire, elle oserait, elle obéirait.

D'ailleurs, ce que pensait Mlle Suzanne de Jussieux, elle le consignait, avec sincérité, dans son journal de jeune fille, dont voici encore quelques pages :

Dimanche.

Le petit bleu de samedi est là, dans mon corset, comme un gentil tiret azuré entre les deux seins, pâles et frêles, qui tremblent un peu. J'appréhende que toutes ces chimères, tout ce printemps d'idylle, ne se dispersent devant la réalité.

Pourquoi, en des phrases si tendrement passionnées, plus dangereuses, en leur élégance raffinées, que n'importe quelle brutale corruption, Montvèdre se plaît-il à dissiper toutes mes incertitudes de jeune fille, à me détraquer, à me troubler

de je ne sais quelle frayeur délicieuse et perverse, en un énervement que ne peuvent maîtriser ni ma volonté, ni mes révoltes? — Mon ignorance est, peut-être, le seul charme m'attachant à lui. Pourquoi vouloir me l'enlever?

Je ne me reconnais plus moi-même aujourd'hui, je me suis confessée et, toute sainte, la conscience innocentée par les paroles d'absolution, l'âme encore attendrie des oraisons prononcées, j'éprouve un délicat et suprême plaisir à exprimer des péchés dans ces pages où je note mes rêves et mes espoirs. Pourquoi cette étrange et raffinée perversité d'intimer ainsi deux choses si différentes, d'être heureuse d'une sorte de retraite, d'une veille de communion, de ce profond recueillement où, dans ma pensée, se mêlent des prières angéliques et des litanies d'amour?

Me voici, aujourd'hui, en état de grâce, l'âme toute blanche; mais je n'ai avoué, avec une dévotieuse humilité, que les petites fautes dont je voulais sincèrement me repentir. Pourquoi dire les exquis péchés dont le souvenir vous délecte, vous possède encore plus délicieusement lorsque, toute contrite, avec de très édifiantes ferveurs, on revit les instants passés, dans un long examen de conscience? Surtout, je n'ai pas confessé l'adorable péché que peut-être je rêve.

Si affreusement démone que je sois, je n'ose pas encore lui faire aujourd'hui la description qu'il

m'a demandée ; ce serait une recherche coupable et très vilaine. Pourtant, j'ai essayé, et, après la chute des jupons, du corset délacé, quand j'ai dénoué les rubans de la chemisette, qu'elle fut prête à disparaître, lorsque les épaules émergèrent, frémissantes, puis la gorge pâle pointant sous le tissu, j'ai frissonné, très rose de cette impudeur, révoltée de cette faiblesse, de cet abandon inqualifiable de moi-même! Décidément, ça me trouble, ce portrait de moi-même qu'il désire que je lui fasse.

Je suis toute rose, rien qu'à l'idée.

Lundi.

Je suis à la campagne — nous y resterons, sans doute, jusqu'au milieu de la semaine prochaine — une grande bête de campagne où les fleurs ne sont même pas écloses, où l'on frissonne de froid dans les grandes chambres inhabitées pendant l'hiver. Mais je suis heureuse quand même. Je vis d'une existence à part, toute spirituelle, très douce, très tendre, pensant à Lui éperdument, et cette sorte de chimère poursuivie sans cesse, m'obsédant exquisement, me donne, lueur divine, le reflet de l'amour ! Et, dans mon isolement, dans ce calme absolu, dans l'éloignement de tout rire, de toute chanson, une lettre de lui, venant me trouver ici, ineffable et divine, m'a semblé ce merveilleux Oiseau des légendes qui, malgré les obstacles, appor-